

LeTaj Mahal

Jacques des Courtils, le 9 novembre 2020



Je n'avais pas prévu de visiter le Taj Mahal un jour, pas plus que je n'avais prévu d'aller au Rajasthan. Mais en 1986, un lointain cousin se trouvant en poste à Delhi nous proposa, à mon épouse et à moi-même, de profiter de sa présence pour faire un voyage en Inde. C'est ainsi que nous visitâmes l'Inde du nord et découvriâmes le Taj Mahal. Les impressions que j'en ai retirées sont encore vives près de quarante ans après. Mais avant de vous en parler, je voudrais dire ma gratitude à Ferrante Ferranti qui a eu la libéralité de me fournir les photographies que je vais vous présenter.

Comme chacun de vous, j'avais vu des dizaines, peut-être des centaines de photos de ce monument : dans des livres, des magazines, sur des affiches ou des publicités tant et si bien – ou si mal – que j'étais sûr d'être déçu en voyant le vrai monument, et je n'acceptai de m'y rendre que pour faire plaisir à mon cousin. Le choc en fut d'autant plus fort. D'abord parce que je n'avais jamais cherché à imaginer dans quel écrin se présentait le bijou. En bordure de la ville d'Agra, au bord d'une eau tranquille dont il domine le cours du haut d'une terrasse en

pierre, le Taj Mahal se détache sur le ciel dans un contraste chromatique frappant. Flanqué de quatre minarets et de deux mosquées symétriques en grès rouge, il n'est pas qu'un tombeau mais un vaste complexe monumental.

Lorsqu'on pénètre dans l'enceinte à travers un élégant porche arqué, on est saisi par une sensation d'absolue pureté sans doute due au contraste entre l'éther et la pierre. La blancheur du monument en est la première qualité à laquelle s'ajoute, pour un européen, l'exotisme de la forme : une construction symétrique et d'apparence pyramidante coiffée d'un bulbe qui évoque évidemment les mosquées d'Asie centrale. Nous sommes loin des coupoles de certaines de nos basiliques modernes, je pense à Montmartre, ou des merveilleux dômes italiens de la Renaissance, Florence ou St Pierre, et cette alliance de formes aux contours rectilignes et d'un couronnement bulbeux tout en rondeurs surprend notre œil.

Nous eûmes la chance de pouvoir visiter le Taj Mahal au coucher du soleil et, le lendemain, au lever de l'astre, dans cette lumière que Paul Valéry évoque dans l'air de Sémiramis :

« Dès l'aube, chers rayons, mon front songe à vous ceindre !
À peine il se redresse, il voit d'un œil qui dort
Sur le marbre absolu, le temps pâle se peindre,
L'heure sur moi descendre et croître jusqu'à l'or... »

S'y ajoute l'environnement immédiat : le tombeau s'élève au fond d'un jardin tout en parterres et en allées symétriques. À l'origine s'y trouvaient des plantations arbustives d'une certaine hauteur. Les buissons et les massifs de fleurs de moindre hauteur qui l'animent aujourd'hui permettent sans doute à la monumentalité du Taj Mahal d'être encore plus saisissante. Les bassins et canaux lui apportent un charme supplémentaire.

Élevé au XVII^e s. par Shah Jahan, petit-fils du grand Akbar qui avait fait construire Fatehpur Sikri, magnifique ville de grès rouge qui ne fut occupée que pendant une génération, descendant du terrible Baber et, à travers lui, des farouches habitants du Turkestan, le Taj Mahal se trouve dans un environnement paradisiaque : plus qu'une allusion au paradis d'Allah qui attendait la malheureuse Mumtaz Mahal, morte en donnant naissance à un héritier du trône, ce mot, paradis, désigne en vieux perse les parcs fastueux des palais achéménides qui furent décrits par Xénophon dans l'Anabase et qui donnèrent son surnom au jardin d'Éden de la Genèse. Dans la Perse antique, on trouvait déjà, selon la description du vieux grec, à proximité des palais, d'immenses parcs plantés de quinconces et parcourus de canaux qui plus tard furent imités par les jardins persans et aboutirent au jardin du Taj Mahal.

La beauté du monument réside aussi dans la splendeur des matériaux. Construit, selon la tradition, par un architecte du nom de Isa Khan, natif de Shiraz, il nécessita 114.000 chargements de grès. On fit venir des tonnes de marbre blanc, la Chine fournit le cristal, le Tibet les turquoises, Ceylan le lapis lazuli. Des chantiers entrepris à l'époque dans le royaume furent interrompus au profit de ce monument de tristesse et de beauté. On dit aussi que deux artistes européens participèrent aux travaux d'ornementation : Verono de Venise et Austin (ou Augustin) de Bordeaux à qui on attribue parfois, à tort, la paternité du monument alors qu'il était orfèvre et non architecte.

L'atmosphère qui règne à l'intérieur est aussi douce que celle du jardin, baignée d'une lumière tamisée, filtrée par les claustra en marbre, qui fait briller de reflets discrets les placages et

reliefs qui ornent les murs. Malheureusement, la présence de visiteurs, fort nombreux à certaines périodes de l'année, rend parfois les lieux aussi bruyants que la chapelle Sixtine ou qu'une cour de récréation d'école primaire... Poursuivi par la chance, j'ai visité le monument dans la seule compagnie de quelques indiens en turban et sari, venus en touristes mais aussi en pèlerins et visiblement émus, comme je l'étais moi-même, par la magie des lieux. Je me croyais transporté dans les Mille et une nuits... Pour employer une expression belle mais banale, cette communion dans la beauté m'a rendu plus optimiste dans ma perception du genre humain.

Dix Khadims héréditaires veillent à la propreté des lieux et, autant qu'ils peuvent, au recueillement des visiteurs. Cette institution est tout autre chose qu'une simple précaution destinée à assurer l'entretien des lieux. Elle est comme un rituel perpétuel qui s'exécute tel un ballet autour du tombeau de la belle Mumtaz Mahal.

L'état d'extase dans lequel me plongea la visite du Taj Mahal est sans doute dû aussi au contraste absolu que ce monument offre avec les critères esthétiques qui étaient les miens. Formé dans l'étude de l'architecture grecque antique, j'étais habitué aux colonnades et aux lignes parfaitement droites. J'attribuais à chaque temple grec le pouvoir fascinant de la Beauté chantée par Baudelaire :

« Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris ».

Et voilà que je me trouvais devant l'exotisme absolu : une autre époque, une autre esthétique, une autre fonction. Mais sous les différences se trouvaient en réalité quelques analogies masquées mais aisées à déceler : ces monuments, qu'ils soient en Grèce ou au Rajasthan, se ressemblent en particulier par le refus du gigantisme et par leur aspect pour ainsi dire totalisant. Tels un diamant taillé, ils présentent le même aspect quel que soit le côté duquel on les regarde, et une pureté assurée par la rigueur des lignes et la sobriété des décors, par ce que Barbey d'Aureville décrivait comme « le tenace éclat qui tient à la substance même de la pierre et ne disparaîtra qu'avec elle ».

Il est vrai que les colonnades des temples grecs imposent une géométrie rigoureuse qui peut paraître un peu sèche, mais c'est pour beaucoup dû à leur délabrement qui fait qu'aujourd'hui on ne perçoit souvent plus que le squelette, car il y manque les murs et le couronnement : ce ne sont plus que colonnes verticales et linteaux couchés. Comment, dès-lors, apprécier la magie des proportions parfaites qui en animait l'ensemble ?

La Taj Mahal, lui, est intact. Lieu de recueillement et de beauté, il est juste qu'il soit considéré comme un des plus beaux monuments élevés par l'homme, car il l'est en vérité. Hymne à l'amour empreint de tragique mais sublimé par la beauté, il incite à la contemplation et à la prière. Il entre de plein droit dans cette lignée de merveilles artistiques qui font honneur à l'humanité et permettent d'en oublier les petites choses.

Vous connaissez tous la dernière strophe des *Phares* de Baudelaire. Elle sera ma conclusion :

« Car c'est vraiment Seigneur, le plus beau témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité ».